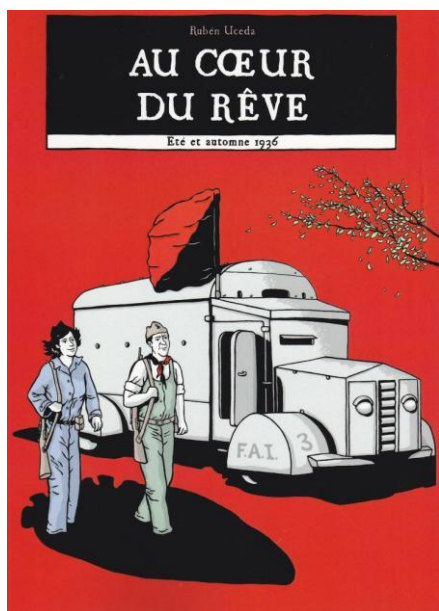


Rubén Uceda *Au cœur du rêve (Été et automne 1936)* Saint-Georges-d'Oléron Éditions libertaires/ Paris, Éditions Noir et Rouge, 2017, 223 pages, 26/19 25 euros

J'ai lu cette BD qui est en noir et blanc, ce qui est efficace, mais déconcertant lorsque Rubén Uceda reproduit dans l'édition en castillan¹ des affiches très connues dont les originaux sont en couleurs², en particulier à la page 150. L'auteur-dessinateur ne se sert pas d'un ou de plusieurs protagonistes. Il est résolument historien et accepte les commentaires en donnant son adresse mail. Les dernières pages situent ses sources et sa façon de faire ses planches.

Rubén Uceda a su surmonter trois difficultés. La première aurait été de cultiver le manichéisme inhérent au marxisme léninisme entre les « bons », qui seraient la CNT et la FAI qui faisaient la révolution et les autres tendances républicaines qui la freinaient. La seconde pouvait consister à vanter une tendance anarchosindicaliste toujours sur la voie révolutionnaire et une autre molle, accrochée au gouvernement républicain. Et enfin, la dernière difficulté serait de répéter l'histoire de l'Espagne révolutionnaire que beaucoup de lecteurs connaissent assez bien, sans apporter des faits et des commentaires restés dans l'ombre.



Le livre offre une synthèse excellente par images de l'essentiel de la guerre révolutionnaire et antifasciste aux pages 201-202.

Les dialogues et la cinquantaine de séquences traitent de sujets essentiels, avec finesse.

En fait, beaucoup d'individus sont peu connus ou pas du tout (Joaquina Dorado, Casilda Méndez, etc.), mais ils méritent amplement d'apparaître dans cette histoire qu'ils ont forgée.

On aurait pu profiter de cette édition pour mettre en valeur Carmen, page 207, qui venait de France³. Rubén Uceda prend quelques libertés par rapport à la réalité pour

la planche « Tierra y Libertad » qui renvoie au film *Land and Freedom* pour le dialogue et les personnages qui reflètent ce qui a dû avoir lieu.

L'auteur apporte à ses évocations des justifications qui sont des reproductions de pages du quotidien anarchosindicaliste *Solidaridad Obrera*, de caricatures de l'époque, de monnaie de collectivités paysannes et d'affiches de l'époque.

¹ Traduction par Michel Matly de « *El Corazón del sueño verano y otoño de 1936* [le Cœur du rêve été et automne 1936] », Madrid, Confederación Sindical Solidaridad Obrera, 225 pages, novembre 2014, 2^{ème} édition juillet 2015. Format 27/19.

² *Espagne 36, les affiches des combattants de la liberté*, les Éditions libertaires/Éditions du Monde libertaire, 33 euros. Conception et coordination par Ramón Pino et Wally Rosell.

³ Carmen Crespo, 1916-1936. Venue de France à Barcelone participer aux rencontres sportives d'opposition aux Jeux olympique dans l'Allemagne nazi. Elle fit le coup de feu les 19 et 20 juillet dans les rues de Barcelone ; puis refusa de servir dans des bureaux et partit combattre dans la colonne Ortiz de la CNT. Spécialiste de l'attaque à la grenade, elle était en première ligne

Uceda captive le lecteur en donnant sa vision personnelle des événements avant le putsch des 17 et 18 juillet. Et également avant la rencontre entre le président de la Catalogne et les représentants de la CNT. Uceda insiste à plusieurs reprises sur le problème de la discipline chez les cénétistes au front. Il revient assez souvent sur les églises brûlées et d'autres respectées. Il présente à sa façon et avec justesse les femmes anarchistes révolutionnaires et *Mujeres Libres* pp. 97-111 (en commençant par une Simone Weil assez originale).

L'entrée des ministres anarchosyndicalistes au gouvernement le 4 novembre 1936 est bien présente. Une participation gouvernementale qui se fit sans consultation de leur base et en totale contradiction avec leur idéal, et qui fut vigoureusement remise en cause en février 1937 par le plénum de milices et de colonnes confédérales⁴.

De plus, cette pratique marxiste léniniste de haut en bas aboutit au même « succès » que plus tard, l'écroulement de l'URSS en décembre 1991, malgré ses dizaines de milliers d'intellectuels diplômés en marxisme léninisme et ses millions de prolétaires, subitement indifférents à la « Patrie du socialisme ». Une Confédération divisée qui finit en 1939 à s'organiser elle-même sans ses quatre ministres réfugiés en France et un autre, aussi en France⁵.

Le gouvernement républicain auquel participaient les 4 ministres anarchosyndicalistes était basé sur les valeurs bourgeoises qui avaient laissé faire le putsch militaire et l'évergorgement d'une grande partie des dirigeants civils et militaires de cette lamentable République, encore plus ridicule en octobre 1936 avec la remise de presque tout l'or de la banque d'Espagne à l'URSS sans établir de contrôles financier et technique sur la qualité d'armes sensées défendre les travailleurs.

Le premier ministre socialiste Largo Caballero et les autres ministres socialistes et communistes - Jesús Hernández et Vicente Uribe - n'étaient que des fantoches incapables de proposer une ligne politique prolétarienne. Ils ne faisaient que courber l'échine devant les leaders politiques étrangers anglais, français et russes. Seul Largo Caballero fut capable de tenter de résister et il fut écarté et calomnié par ses « camarades socialistes » et les communistes manipulés ou commandés par l'URSS.

La fuite du gouvernement et de tous ses ministres, y compris des quatre nouveaux de la CNT quelques jours après leur arrivée⁶, est présentée sobrement, mais dans toute sa brutalité.

Il en va de même au sujet de l'utilisation de la notoriété de Durruti et quant aux responsables indirects de sa mort.

Uceda n'exagère pas les visages ni les attitudes. Sur ce plan, du reste, aucune image ne montre de tortures, de cadavres découpés (rien de goyesque).

La sobriété des légendes et des visages est frappante. Il y a une certaine uniformisation des visages de Durruti, García Oliver et de Cipriano Mera que je constate (alors qu'ils sont fort différents) sans en comprendre l'intention.

Uceda veut peut-être faire entendre que tous ceux qui veulent changer la société ont un « air de famille » ?

⁴ À consulter en castillan [<http://www.fondation-besnard.org/spip.php?article428>], avec le commentaire nécessaire [<http://www.fondation-besnard.org/spip.php?article610>].

⁵ Voir [<http://www.fondation-besnard.org/spip.php?article1095>].

⁶ Je trouve effarante, voire criminelle, l'incapacité de la direction anarchosyndicaliste (orientée surtout par Horacio Martínez Prieto) d'analyse du moment politique et des tares de ce gouvernement englué dans la faiblesse et la myopie (avec quelques éclairs de bon sens sur le féminisme et l'éducation) visibles depuis 1931.

La conclusion montre la technique de l'auteur : faire ouvertement penser en libertaires ceux qui lisent !

La dernière planche représente le contenu de la valise de Durruti : « une vieille casquette de cuir, des lunettes, un sous-vêtement sale, une paire de chaussures trouées et deux pistolets » [« linge de rechange, deux pistolets, une paire de jumelles et des lunettes de soleil, » selon Peirats, tome I, p. 334, Éditions Noir et Rouge].

Et Uceda finit sa planche :

« Lui qui au péril de sa vie avait tant obtenu pour l'organisation confédérale, ne possédait que cette valise, minuscule et plutôt défraîchie. »

« Cette valise nous paraît un trésor de dignité. »

Je ne peux qu'admirer cette conclusion et c'est pourquoi pour une probable seconde édition, il serait utile de mettre en évidence la figure de Carmen Crespo.

Il faut indiquer que le discours-dernier message de Durruti a été reproduit plusieurs fois de façon différente et que la version de Ruben Uceda présente une fin dénaturée sur la discipline. Si Durruti multipliait les affirmations que toutes les organisations politiques et syndicales étaient toutes incapables – comme il le démontre – d'être à la hauteur de la situation, suivre « leur » discipline serait absurde.

Pour Durruti, la discipline venait de la confiance dans l'idéal révolutionnaire : « Les camarades savent que cette fois, ils luttent pour la classe travailleuse et non pour une minorité capitaliste ennemie. Cette certitude impose à tous une autodiscipline sévère. Le milicien n'obéit pas : il poursuit en commun avec ses compagnons la réalisation de son idéal, d'une nécessité sociale. [...] La Colonne Durruti est disciplinée par son idéal et non par la marche au pas de l'oie. »⁷

La fin du discours noté par José Peirats en 1936 et publiée par lui dans *Cultura y Acción* (Alcañiz), n°20, 7 novembre 1936, p. 1, est celle-ci :

« Dormez tranquilles, travailleurs de Catalogne ; au front, il n'y a pas d'indiscipline ; au front d'Aragon, il y a une ténacité, une foi magnifique ; je vous l'assure. Pensez comme dans les tranchées ; car si nous avons en tête qu'un parti devienne plus nombreux qu'un autre, afin d'imposer demain sa politique [Bien sûr, le PC et l'ambassade de l'URSS], moi, je vous dis que nous ne l'accepterons pas. Pour gagner, il est nécessaire de se sacrifier, au front et à l'arrière. La consigne au front est *no pasarán*, et en dépit du nombre d'avions [ennemis], malgré tous les tanks qui vomissent leur mitraille sur nos têtes, nous le répétons : ¡*No pasarán y no pasarán!* »⁸

Pour les pages du quotidien anarchosyndicaliste, reproduites sans aucune indication, même brève de leur message, il est possible de résumer, par exemple : page 21 « Victoire électorale mais des ouvriers sont encore en prison ; page 23 « Un premier mai « monde nouveau qui s'ouvre devant nous » et congrès de la CNT, etc. La page 222 permet d'intégrer ces brèves propositions.

⁷ Karl Einstein La Colonne Durruti [<http://www.fondation-besnard.org/spip.php?article265>] reproduit en français dans une brochure de la CNT éditée à Barcelone en 1936. Sans lien de famille avec le savant Albert Einstein. Karl est un intellectuel allemand reconnu et en rapport avec Walter Benjamin. Volontaire dans la colonne Durruti, Karl arriva en France en 1939 avec tous les réfugiés antifascistes. Incarcéré par les autorités françaises, puis libéré vu la débâcle et l'arrivée de l'armée allemande, Karl ne vit pas d'autre issue que de suicider en juillet 1940 près de Pau.

⁸ Les républicains et leurs alliés marxistes léninistes avaient déjà piégé les travailleurs.